

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

1706 - 1987

NOUVELLE SERIE

TOME 18 - 1987

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1987

Séance du 27 avril 1987

*RÉCEPTION DU PROFESSEUR MICHEL DENIZOT
ÉLOGE DU PROFESSEUR PIERRE CASTEL
ET DU DOYEN ANDRÉ DE CAMBIAIRE*

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est avec beaucoup d'émotion que je m'adresse à vous aujourd'hui, car je mesure l'honneur que l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier a bien voulu m'accorder en m'élisant sur le siège occupé précédemment par le regretté Doyen de Cambiaire, qui succédait lui-même, hélas ! pour trop peu de temps, au Professeur Castel.

Je ne peux m'empêcher cependant d'évoquer d'abord mon Père, qui fut également membre de cette Académie, et qui lui était très attaché, ainsi que d'autres personnalités auxquelles je suis, à des titres divers, redevable de ce que je suis. Parmi ceux qui nous ont quittés, je citerais volontiers le Professeur Granel, qui fut pour moi un exemple moral que je ne suis pas près d'oublier.

C'est un honneur et un devoir respectable que d'avoir à prononcer l'éloge de ceux qui nous ont précédé. Mais ce devoir est redoutable, aussi, car il n'est que trop évident que, bien souvent, ou plutôt toujours mais plus ou moins, on se raconte soi-même en parlant d'un autre. Peut-on dans un éloge ne rien mettre de soi ? Non, et c'est sûrement très bien, car on montre ainsi l'autre en action, en influence, en être social, faisant et aimant, et non dans un isolement glacé. C'est la succession, la relève des générations qui s'assurent, la communion d'esprit entre ceux qui nous ont précédés et nous-même, entre nous-même et ceux qui nous suivront. C'est l'humanité dans son aspect historique, cet aspect historique que le scientifique que je suis voudrait bien minimiser sous le prétexte d'un fixisme logique, mais que l'homme que je ne puis m'empêcher

de rester se doit de reconnaître. Sans doute parle-t-on beaucoup aujourd'hui d'évolution, même et surtout peut-être en Biologie. Sans doute avoir remplacé « Histoire Naturelle » par « Sciences Naturelles » n'a-t-il été possible qu'à cause du sens trop statiquement descriptif donné au mot « histoire ». Le fixisme de mauvais aloi reste toujours une tentation, et de préférence dans les œuvres banales et évidentes. Les enseignants ne savent que trop combien il est difficile de rester à l'écoute d'un auditoire, auditoire qui n'est constitué que d'individualités, chacune engluée dans son histoire personnelle, mais auditoire qui vient chercher un apport qui ne peut être que commun, une parole qui, écoutée par chacun, permettra à tous de retrouver l'écho de ses propres soucis, de ses propres préoccupations. Et le difficile sera pour chacun, conférencier ou auditeur, de suivre sa propre évolution au cours même de telles expériences privilégiées.

Si l'appartenance du Professeur Castel à la Faculté de Pharmacie me laissait en terrain connu, j'ai eu de grandes craintes en sachant que le Doyen de Cambiaire relevait d'un ensemble universitaire qui ne m'était guère familier. Les découpages universitaires ont varié au cours des temps. Des réformes actuelles, dont certaines sont pour le moins surprenantes, on doit, malgré tout, retenir une idée générale : le désir, semble-t-il sincère, des législateurs successifs, d'assurer des relations entre les disciplines différentes. À cet égard, l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier peut servir de modèle, car elle a maintenu une pluridisciplinarité exemplaire, et nous pourrions constater sa sagesse d'avoir mis dans la même section des Sciences des spécialistes apparemment si différents.

Car mes craintes étaient vaines. Par delà les divisions par disciplines, divisions rendues nécessaires par la richesse des sujets à traiter, il ne me fut pas très difficile de trouver une unité de méthode et, plus encore, une unité d'esprit. Entre un chimiste, un économiste et un naturaliste, les points communs sont bien plus nombreux qu'il n'y paraîtrait à première vue. Le style des économistes est celui des scientifiques, ce dernier mot étant pris au sens étroit ; on retrouve chez tous la recherche de ce que l'on appelle parfois, abusivement, logique, en vérité recherche des faits, recherche qui n'est pas toujours trouvaille mais représente notre discipline de base. Très vite, certes, botanique et chimie ont entretenu des relations privilégiées et restent très liées, mais peut-on oublier qu'un des premiers travaux de Linné, la flore de Laponie, fut motivée par un problème d'économie rurale ? Contrairement à des affirmations que je crois trop rapides, je ne pense pas que la qualité officinale de certaines plantes soit à l'origine de toute la connaissance première des végétaux, sinon pour quelques ouvrages écrits qui sont en vérité

déjà bien tardifs. C'est au départ l'observation du réel qui s'impose, observation que le bien-être ultérieurement acquis permettra d'affiner, de perfectionner, de spécialiser (1).

Avec l'amélioration de la science, on verra s'établir l'usage des bilans, bilans qui essaient de fixer des phénomènes parfois insaisissables, et on verra naître la notion de chaîne, chaînes physiologiques, chaînes économiques et chaînes écologiques dont les plus souvent citées sont les chaînes alimentaires. Plus encore que des représentations globales, ces chaînes sont des analyses et des efforts, ici encore, pour figer ce qui s'est passé et ce qui se passera. Tout ceci demande une documentation sans limite, où nous retrouvons le problème du fait tel que les scientifiques le comprennent, et une érudition aussi grande que possible, ce qui ne dépend pas que de la mémoire, mais aussi des systèmes et c'est là que l'erreur peut être la plus insidieuse. L'adoption d'un système plutôt que d'un autre, par exemple d'un mode de calcul plutôt que d'un autre, représente un enjeu considérable. Une solution trop facile est alors d'ironiser ou de stigmatiser les erreurs de l'un ou de l'autre, parfois après l'avoir élevé au niveau de prophète pour le rabaisser ensuite plus bas que terre. C'est ce qui arriva à Linné, mais il est bien surprenant de le voir critiquer pour son système par des gens qui utilisaient en vérité le même mode de pensée.

Mais j'ai parlé d'histoire et j'ai parlé d'érudition. Et je voudrais dire ici toute la sympathie qu'un naturaliste peut éprouver pour des spécialistes dont la méthode est si proche de la sienne. À une autre époque, on aurait dit que nous étions de la même race. Dans tous les cas, on retrouve ce même besoin de partir de données, pour en tirer quelque chose d'intelligible, permettant la prévision et l'action, sans pour autant renier ni altérer aussi peu que ce soit les données de départ. Peut-être trouverez-vous que ceci est banal, mais je ne peux m'empêcher de me mettre à la place de quiconque se trouve devant tant de documents, d'emblée si disparates et si difficiles à regrouper, pour en tirer une idée, qu'il s'agisse du chimiste devant tous les résultats de ses mélanges, ou de l'économiste qui trouve ses renseignements dans les besoins les plus profonds de la société, avec bien sûr maintenant, et depuis longtemps, l'obligation de tenir compte de tous les calculs qui peuvent utiliser de tels éléments de base.

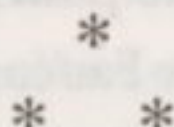
(1) Le même rapprochement a été fait par M. Foucault (*Les mots et les choses*, p. 71) : «(par le système des signes) sont apparues la grammaire générale, l'histoire naturelle, l'analyse des richesses, sciences de l'ordre dans le domaine des mots, des êtres et des besoins ;»

Et toujours, on retombera devant le même premier défaut, celui de la difficulté d'expression de la qualité. Car des chiffres, on en aura. Trop même, éventuellement. Mais il ne suffit pas d'avoir des chiffres, il faut encore savoir où classer chacun d'eux. Et ceci, à lui seul, est déjà une expression de la qualité.

Une autre critique peut alors venir à l'esprit. Le naturaliste est très fier de l'aspect naturel de son étude, et l'on en voit même parfois qui rejettent bien loin ce qui n'est que méprisable activité humaine. C'est toute l'ambiguïté de l'écologie, étymologiquement «l'étude de la maison». Qu'est en effet la maison ? Est-ce cet espace que chacun prépare pour soi ou pour tel ou tel autre ? Est-ce ce volume que quelqu'un a préparé pour chacun d'entre nous, quelqu'un qui ne pourrait être que la Bonne Mère Nature qui pense à chacun de ses enfants ? Une telle formulation de cette question en montre le ridicule. Chacun a sa niche dans le monde, espace accordé dans l'Univers et aménagé par soi et par les autres ; nous sommes agis mais nous sommes aussi agents, et une opposition entre le naturel et l'artificiel ne tient guère. Elle ne résiste que par une méfiance envers notre action propre, voulue, réfléchie, elle ne tient que par une conception erronée de la place de nous-même dans le monde dont nous faisons partie. L'opposition entre le naturel et l'artificiel est utile, elle est importante, elle ne peut être négligée, mais à condition de se rappeler qu'elle ne concerne que les éléments de base d'une étude scientifique et ne peut être utilisée au plus haut niveau métaphysique qu'avec la plus grande prudence.

C'est ainsi que l'on peut réhabiliter le réel ou plutôt maintenir sa valeur. Les faits devant lesquels on se trouve ne peuvent être escamotés, et ils doivent toujours être considérés avec leur valeur de faits. Mais il faudra ensuite se rappeler constamment que les erreurs de départ s'installent aisément ; il faudra refuser de remplacer la nécessaire critique des systèmes établis par des retouches plus ou moins ponctuelles, en répétant la formule logiquement inepte, mais si plaisante, que ce sont les exceptions qui confirment la règle. C'est, me semble-t-il, une image trop simpliste que de voir dans le naturaliste l'amoureux des astres et des petits oiseaux. Il y a au-delà d'une spécialisation qui, certes, me permet de sympathiser vraiment avec un chimiste et avec un économiste, toute une philosophie de la vie et de la connaissance qui dépasse infiniment les querelles d'écoles ou les divisions en Facultés. Descartes ou Platon sont arrivés à un certain idéalisme, et l'on a le droit de critiquer celui-ci, mais nul ne conteste l'érudition de départ de tels savants, et c'est pour cela que l'on ne peut s'empêcher, encore aujourd'hui, de parler d'eux. Il faut enseigner Descartes et Platon, il faut aussi donner en temps utile aux jeunes la passion de connaître les faits.

Les savants que nous avons à rappeler ce soir ont su faire œuvre qui dure. Tout passe et l'on ne se baigne jamais dans le même fleuve, mais le seul fait de parler de fleuve montre que l'on doit reconnaître une continuité, et que le relativisme n'est pas l'inconsistance.



Le Professeur Pierre CASTEL

Né à Vias peu avant que le vingtième siècle commence, Pierre Castel est resté toute sa vie très lié à notre région.

Il obtint une licence de Sciences physiques en 1922 et enseigna alors, et pendant huit ans, jusqu'en 1930, dans l'enseignement secondaire, à Narbonne, à Béziers, à Carcassonne enfin. Entre temps, il soutient son diplôme d'études supérieures en 1927, mais commence à se tourner vers la Faculté de Pharmacie.

Préparateur délégué dès 1930, il gravira tous les échelons, devenant Chargé de fonctions, Assistant, Chef de travaux, avant le couronnement de sa carrière comme titulaire de Chaire. Diplômé Pharmacien en 1934, il devient l'année d'après Pharmacien supérieur, titre qui correspondait à la soutenance de la thèse de Pharmacie. Le sujet de cette thèse nous intéressera, car il montre que Pierre Castel s'était alors résolument tourné vers ce qui le préoccuperait jusqu'à la fin de son existence, l'aspect physico-chimique de la biologie. Ce premier travail essentiel portait en effet sur l'histochimie de l'arsenic et du bismuth.

Ceci est important, car Pierre Castel, qui avait déjà derrière lui de longues années studieuses, n'en restera pas là et présentera en 1939 une thèse devant la Faculté de Médecine, thèse portant sur l'histochimie et l'action des sels de thorium. Ce sujet correspondait, comme nous le verrons, aux préoccupations de plusieurs services et laboratoires montpelliérains qui apprécieraient la collaboration de Pierre Castel.

Lancé sur un si bon chemin, il soutient en 1941, devant la Faculté des Sciences cette fois-ci, une thèse de Sciences Physiques, portant sur les phosphates et arsénates de thorium, et c'est ainsi qu'il devint tri-docteur.

Il serait injuste de ne pas noter dès maintenant, pour mieux comprendre le déroulement chronologique de ses travaux, que Pierre Castel, qui avait déjà connu le service militaire entre 1917 et 1919, se retrouva mobilisé en 1939-1940, mais affecté, eu égard à ses connaissances, au service des encres secrètes.

Inscrit en 1943 sur la liste d'aptitude pour l'enseignement en Facultés de Pharmacie, Pierre Castel succèdera au Professeur Faucon dans la chaire de Pharmacie chimique en 1945. Il aura bientôt à assumer d'autres charges supplémentaires et devient surtout la même année Pharmacien-Chef au Centre hospitalier régional, à la suite de Monsieur Irissou. Sa compétence pousse à le faire entrer dans les Conseils d'administration de plusieurs de ces Centres, que l'évolution rapide des connaissances ainsi que des conditions sociales fait réformer ou mettre en place à cette période. Il en sera ainsi pour le Centre anticancéreux en 1946, l'Institut Bouisson-Bertrand en 1947. La même année, il participe à la fondation du Centre régional de transfusion sanguine.

Membre de la Commission médicale consultative de 1945 à 1964, il laisse ensuite la direction de la Pharmacie centrale à son élève Michel Attisso.

Membre du Conseil de l'Université en 1952, il sera assesseur du Doyen de 1952 à 1958 et ce ne sera que dix ans plus tard qu'il prendra sa retraite, en 1968, et sera remplacé par un autre de ses élèves, Henri Orzalesi, qui devint ensuite et est toujours Doyen de la même Faculté.

Les travaux de Pierre Castel ont eu, nous l'avons vu, rapidement une orientation résolument biomédicale. C'est la fixation des minéraux et des organo-minéraux dans les tissus qui l'intéressera le plus, donc aussi des méthodes de détection, telle que l'historadiographie. Dès le début de ses publications, on voit son nom associé avec d'autres qui restent présents dans toutes les mémoires. Je ne citerai que J. Turchini et P. Lamarque, parmi les médecins, et É. Carrière, de l'Institut de Chimie de la Faculté des Sciences, mais la liste de ses collaborations est bien plus longue et montre la curiosité d'esprit, la présence à son travail, que Pierre Castel a toujours su développer. On peut mentionner spécialement ses efforts pour la démoustication, dont il fut un des promoteurs. Il étudiera ainsi la chimie des pesticides et y spécialisera un autre de ses élèves, Georges Gras, qui ira ensuite enseigner en Afrique, à Dakar, avant de revenir à Montpellier comme Professeur de toxicologie.

Toutes ces activités et d'autres vaudront à Pierre Castel plusieurs prix, la rosette de l'Instruction publique en 1947, celle de la Légion d'honneur en 1959.

Si, à l'Université, le Professeur Castel a été connu pour son respect de ses engagements, il a montré la même qualité dans un autre volet de son activité.

Membre du Conseil municipal de Montarnaud dès 1935, il devint en 1945 maire de cette commune pittoresque bien connue des Montpelliérains. Il fut élu en même temps Conseiller général de l'Hérault pour le canton d'Aniane, et conserva ce mandat jusqu'à sa retraite, donc pendant près d'un quart de siècle. Même continuité, même dévouement, même conscience du travail à faire. Même souci de progrès et même refus de statisme, mais qui douterait, quand on connaît la localité en cause, des difficultés rencontrées ? Il devra, par exemple, assurer vers 1950 l'installation du tout-à-l'égout et de l'adduction d'eau dans cette commune remarquable par son étendue superficielle, la dispersion de son habitat, et la faiblesse de ses ressources. Encore dans ce cas, ses efforts peuvent être assez bien compris par la population, mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit pour lui de reboiser les garrigues. Certes, il s'agit là d'une question difficile et d'une opportunité qui doit être jugée sur de multiples facteurs. Mais il lui fut très dur, d'après ce qui m'a été rapporté, après avoir obtenu non sans efforts et difficultés la collaboration de l'Office national des forêts et les subsides nécessaires, de trouver dans son propre conseil et dans la population concernée les pires critiques...

Pour finir, je dirai combien je suis heureux de la présence ici, ce soir, de membres de la famille de Pierre Castel, car s'il a laissé un esprit, s'il a laissé des disciples, il a aussi laissé des descendants qui auront su maintenir la flamme.

*

* *

Le Doyen André de Cambiaire

D'autres que moi, et qui ont connu personnellement André de Cambiaire, ont déjà retracé sa personnalité et sa carrière, mais l'Académie aime le rappel de la vie personnelle, familiale, car elle sait l'importance de ces cadres pour la genèse de l'œuvre. Peut-on ne pas retenir qu'il descendait d'une famille terrienne de régions certes non pas misérables, mais où la vie et la subsistance demandaient une vigilance constante ? Le Tarn, berceau de la famille, est une région viable, bien sûr, mais non facile. Une de ces régions qui passent un peu inaperçues dans l'histoire de l'ensemble du pays, mais sans qui le pays en question n'aurait pas eu d'histoire. Une famille terrienne, c'est-à-dire

une famille dont le rôle héréditaire, mais aussi accepté, était de maintenir et d'améliorer l'existence humaine sur une certaine surface. Pour autant que j'aie pu me documenter en aussi difficile question, le terme de *Cambiaire* peut signifier terre à chanvre — à une époque où une telle culture était d'importance extrême et n'intéressait pas que les gendarmes — ou encore lieu élevé, ou encore terre libre, car je ne pense pas que le change soit à l'origine de ce nom, en ce qui concerne cette famille. Peu importe d'ailleurs. Ce qui compte, c'est l'implantation d'hommes conscients d'eux-mêmes, sur une terre qu'ils dominent, mais dont aussi ils dépendent.

André de Cambiaire est né à Millau en 1923, mais très vite Montpellier va devenir pour lui un cadre important qui marquera éminemment son existence. Son Père y fut nommé Conseiller à la Cour d'appel et c'est ainsi qu'André s'installa dans cette ville, avec ses deux frères, Henri et Jean ; il suivit le même cursus d'études que ce dernier, qui était son jumeau. Les trois garçons suivront leur scolarité secondaire à l'Enclos Saint-François, qu'il n'est pas besoin de présenter aux Montpelliérains. En 1940, il obtient son baccalauréat, sa licence en 1943. Pour éviter le S.T.O., il se transforme alors en exploitant forestier avec son frère sur la propriété de sa mère, dans le Tarn. Il y apprend les joies du débardage des bois avec traction par les bœufs, puis achète un tracteur à chenilles qui devait finir dans un ravin. Aux chantiers de jeunesse, il manifestera un goût prononcé pour le clairon et le tambour et égayera les journées par les plaisanteries qu'il monte avec son jumeau.

Licencié donc en 1943, il deviendra, toujours à Montpellier, docteur ès Sciences économiques en 1950. Nous le voyons alors habiter près du centre de la ville, vers le haut du Boulevard Henri IV. Plus tard, après son retour dans notre ville, il habitera près de la Comédie, mais les grands travaux que subit cette partie de la ville ne lui donnant pas le calme dont il avait besoin, il fit construire à Montaud une villa qui lui fournit le cadre qu'il souhaitait. Montaud est assez loin de la ville, mais les moyens de transport permettaient alors de tels déplacements, sans que l'on puisse parler de trahison envers la vie citadine. Nous verrons que ce fut l'époque où André de Cambiaire fut amené à prendre de nombreuses responsabilités, et il trouva ainsi le changement d'activité qui lui permit de supporter les agressions d'une période difficile. Et voilà comment, dans sa maison qui était identiquement celle de sa famille, il fit bâtir et bâtit lui-même, retrouvant ainsi le contact avec le réel matériel si utile après les heures où la conception et l'organisation tiennent une place excessive. On peut voir toujours l'escalier et la table de pierre qu'il édifia lui-même. Il retrouvait sans doute là l'intérêt pour la terre, intérêt qui lui fit envisager même de se consacrer à la vie paysanne. Mais on est toujours le jouet des conditions matérielles et si, à cette époque, il devenait possible d'habiter Montaud tout

en restant montpelliérain, tout le monde sait ce que fut l'évolution du monde paysan depuis la dernière guerre et combien il aura été plus facile de le quitter que de s'y intégrer en venant de l'extérieur. Un contemporain de Louis XIV aurait été bien surpris d'un tel état de choses...

Ainsi donc, les études scolaires et universitaires d'André de Cambiaire se déroulent à Montpellier. La suite sera géographiquement moins simple, mais, au fond, ce n'était que la mise en application de cette «mobilité» que notre Ministère redécouvre et réabandonne perpétuellement. Par contraste avec cette dispersion géographique, la cohérence professionnelle d'André de Cambiaire sera particulièrement stricte, même au sein d'organismes sensiblement différents, et même par leurs appartenances ministérielles. Ce seront d'abord des écoles agronomiques, à Rennes pendant quatre ans, puis à Alger, à la fameuse Maison Carrée, pendant six ans. C'est au Professeur Jules Milhau, dont l'intérêt pour les productions agricoles était notoire, qu'André de Cambiaire dut peut-être de se décider à concourir pour Rennes ; il avait appris l'ouverture prochaine de ce concours quand il travaillait à l'Union régionale de coopératives agricoles du Midi, à une époque où lui-même y était attaché, ce qui réduisit son séjour dans cet organisme. Il ne devait rester ainsi à l'U.R.C.A.M. que pendant un an.

Des écoles agronomiques, il passera ensuite à la Faculté, celle d'Alger d'abord pendant deux ans, puis celle de Toulouse pendant dix, enfin celle de Montpellier où sa fin prématurée ne lui permit pas de faire un séjour plus long qu'à Toulouse.

Il me faut maintenant me pencher davantage sur son travail de spécialité, l'esprit qui l'a animé, et la progression de ses idées. Certes, il a assez peu publié, et beaucoup l'ont regretté, mais il est possible de se rendre compte, à travers des textes assez complexes et des témoignages qui ne peuvent être que partiels, et qui de plus ne peuvent être lus que partiellement, des diverses idées-forces qui sont restées à la base de sa pensée.

C'est sans doute en Algérie qu'André de Cambiaire a pu aiguïser au mieux son esprit critique. L'intégration de la société n'y était pas très bonne, puisqu'elle a pu se désagréger sous l'influence des événements que l'on connaît. André de Cambiaire avait déjà reconnu le danger des excès de la bureaucratie pour la gestion du milieu rural et estimé nécessaire la prise en main de leurs propres intérêts par les intéressés eux-mêmes. Très lucide sur le collectivisme, il avait été amené à chercher du côté des formes associatives, afin de régler les problèmes d'une profession complexe, dépendant de conditions aléatoires pour la production, et non maîtresse de l'écoulement des produits. Les progrès

de l'agriculture et des industries alimentaires laissent cependant déjà présager de profonds changements. La diminution extraordinaire de la population agricole en France, diminution qui se situait dans un mouvement mondial, laissait aussi prévoir l'aggravation du fossé entre les pays à agriculture industrialisée et les autres, où la main-d'œuvre subissante domine la scène.

Sans doute faut-il voir là les sources de la réflexion d'André de Cambiaire sur les réformes agraires nécessaires en Algérie et son doute continu sur l'intérêt d'un simple morcellement. Un tel morcellement peut évidemment être utile pour passer d'un système de grands domaines à un autre système donnant une meilleure place aux individus, mais, surtout pendant une période de bouleversements, il n'est pas évident que les individus en question puissent si bien exercer leurs responsabilités.

J'arrêterai ici ces remarques. Elles m'ont paru importantes pour comprendre l'action d'André de Cambiaire à l'Université, mais il y a dans l'assistance des économistes réputés qui souffriraient d'entendre l'ignorant que je suis avoir l'air de tout résoudre.

C'est surtout à Montpellier, et notamment bien sûr pendant ses fonctions de Doyen, qu'André de Cambiaire a pu se pencher sur les problèmes propres de l'Université. Tout le monde loue son enseignement, ce qui confirmera l'idée que, pour lui, l'Université se justifie par ce qu'elle donne et non par ce qu'elle est. Mais la Faculté est le moyen de donner quelque chose car, à l'instar du paysan, l'enseignant isolé n'est guère concevable. Aussi le Doyen André de Cambiaire sera-t-il contre les divisions de la Faculté, contre le sectarisme et l'individualisme qui peuvent s'y manifester, l'inconscience de ceux qui profitent de ce qu'elle apporte sans lui apporter eux-mêmes. Mais c'est un bien vieux problème, exacerbé seulement par les changements techniques et sociaux qui marquent notre temps. De l'action d'André de Cambiaire, on peut retenir une responsabilisation des individus, donc peut-être une diffusion des responsabilités administratives. C'est en effet un aspect de la prise en main de ses propres affaires. Mais un ensemble aussi complexe et aussi performant qu'une Université exige une organisation générale favorable, une réinstallation continuelle dans le cours de l'évolution. Et nous voyons, par exemple, André de Cambiaire participer à la mise en place du service informatique, technique qui apporte à notre temps tant de possibilités et tant d'espoirs, mais qui laisse aussi la crainte des abus, et demande continuellement une adaptation dévoreuse d'hommes, de temps, et d'argent. Tout ceci s'intègre dans un grand ensemble où l'on voit le facteur administratif devenir de plus en plus important. On peut même craindre qu'il ne devienne envahissant. Mais alors, que devient la prise en charge de soi-même, à une

époque où l'on n'a plus le droit de se faire une égratignure sans passer par un service médical dûment agréé, à une époque où, trop facilement, d'autres pensent pour vous, où l'influence de la publicité, la meilleure et la pire des choses, sous quelque forme et dans quelque but que ce soit, devient toute-puissante ?

André de Cambiaire, angoissé perpétuel, très généreux, a œuvré pour maintenir le nécessaire équilibre devant des nécessités qui se heurtent, même si elles ne sont pas vraiment contradictoires. Les affrontements de mai 1976, sur les résultats desquels il semble avoir été plein d'utopie, ont été certainement pour lui une grande épreuve. Il a dû réorienter le travail qu'il estimait devoir à l'Université en tant que telle et qui se concrétisait pour lui dans ses fonctions de Doyen et de Vice-Président. Il ressentit mal les événements politiques. Une chose est de les subir, une autre de rechercher ce qui peut être bon, une autre de les approuver simplement parce qu'ils sont. André de Cambiaire n'était pas pour cette dernière attitude. Encore peut-on penser qu'il a gardé, même après ces événements, son optimisme, alors que toute l'évolution universitaire depuis lors incite à avoir une opinion plus réservée, malgré les points positifs acquis.

Si l'on voulait résumer tout ce qui précède, ce sont peut-être les mots d'espoir et de réalisme qui seraient les mieux adaptés. Il faut certainement voir là l'effet de la foi et de la philosophie qui ont imprégné son enfance et son adolescence et qu'il n'a jamais reniées. Nous le verrons ainsi, surtout à partir de son installation à Toulouse, se pencher sur la doctrine sociale de l'Église, et il sera connu pour son œuvre œcuménique, domaine difficile et semé d'embûches s'il en est un. Dès son retour à Montpellier, il se resouviendra de l'Enclos de sa jeunesse, en deviendra Administrateur et Président des anciens élèves. On retrouve sans peine dans ses œuvres, dans ses prises de position, dans l'acceptation de ses responsabilités, l'effet de sa foi, de cette foi qui, sous sa forme orthodoxe, implique une certaine philosophie. Il ne faut pas oublier non plus qu'il fut de ces générations que la guerre a fortement marquées, avec son cortège de malheurs, mais aussi d'idéals et même d'utopies.

Armé de cette foi qu'il a su suivre, maintenir et adapter tout au long de sa vie, André de Cambiaire a eu certainement de la chance en pouvant suivre à la fois ses goûts et ses études. Il a pu être fidèle aux deux. Attaché à l'agriculture par ses origines et ses aspirations, devenant juriste certainement par influence familiale, il se tournera vers l'économie et plus encore vers une certaine conception de l'économie. Sa vie restera un modèle de mobilité, de liaison entre les différences, d'unité de vue.

Pour lui encore, je suis particulièrement heureux que plusieurs membres de sa famille, et parmi les plus proches, aient pu venir à cette cérémonie.

Enfin je salue les personnalités qui ont bien voulu s'associer à l'hommage ainsi rendu par l'Académie à deux de ses membres qui ont fait honneur à Montpellier et à ses Universités.

Michel DENIZOT

*
* *

RÉPONSE DE MADAME PAULE COMET

Monsieur,

En cette séance solennelle au cours de laquelle vous venez d'exprimer votre gratitude aux membres de l'Académie et prononcer avec délicatesse l'éloge du Professeur Pierre CASTEL et du Doyen André de CAMBIAIRE, vous deviez avoir un Parrain et vous voici doté d'une Marraine.

Vous deviez avoir un Parrain, dis-je, en la personne du Professeur René LAVOCAT, Directeur honoraire du laboratoire de Paléontologie des Vertébrés en cette illustre institution qu'est l'École Pratique des Hautes Études.

Mais, après avoir présidé tout au long de l'année 1984 aux destinées de notre vénérable Compagnie, notre confrère a, pour raisons personnelles, renoncé à siéger parmi nous, malgré la cordiale insistance de ses collègues de la Section des Sciences. Et voilà par quel processus, par quel jeu de l'amitié et du hasard, il me revient aujourd'hui l'honneur de prendre, après vous, la parole.

C'est un honneur agréable certes, mais redoutable ; en effet, c'est une humble naturaliste qui a été choisie pour présenter les mérites d'un éminent botaniste et, à ma connaissance, c'est la première fois que le Parrain du nouvel académicien s'est métamorphosé en une Marraine académicienne...

Je souhaite de tout cœur ne point vous décevoir et répondre également à l'attente du public de qualité rassemblé dans ce grand amphithéâtre pour entendre votre éloge, c'est-à-dire l'éloge du Professeur Michel DENIZOT, jeune et brillant Directeur de l'Institut de Botanique de Montpellier.

Toutefois, avant d'entrer dans le vif du sujet, c'est-à-dire avant d'exposer les titres et mérites de l'heureux récipiendaire que vous êtes, je voudrais à mon tour, de façon discrète mais profondément sincère, rendre un modeste hommage à vos deux éminents prédécesseurs.

J'ai connu le Professeur Pierre CASTEL il y a fort longtemps, lorsque je suis arrivée à Montpellier en 1943 comme jeune professeur de Sciences Naturelles au lycée Clemenceau. Je ne l'ai rencontré qu'un petit nombre de fois dans ma vie et pourtant le souvenir que j'ai gardé de sa personne s'est révélé particulièrement vivace.

J'ai interrogé récemment l'une de mes anciennes élèves — qui fut ensuite étudiante en Pharmacie dans les années 50 — et comme je lui demandais : « Monsieur CASTEL n'était-il pas un monsieur brun, pas très grand, dont le visage rayonnait d'une bonhomie souriante, dont le regard exprimait, à travers ses lunettes, une intelligence pleine de malice et le solide bon sens d'un Languedocien attaché à son terroir natal ? », il me fut répondu que le portrait était fidèle. Tous les témoignages que j'ai recueillis sont concordants quant à l'estime que lui portaient ses étudiants et ses collègues. Le Professeur Pierre CASTEL enseignait une discipline fondamentale difficile, voire quelque peu rébarbative et pourtant, en excellent pédagogue, il savait faire passer, grâce à son enseignement clair, précis, sans cesse actualisé, un message bien structuré, donc facilement assimilable.

Ses collègues appréciaient ses qualités humaines : disponibilité, chaleur communicative, sens de l'amitié.

Chacun connaissait aussi son attachement à Montarnaud, sa petite patrie pour le bien de laquelle il se dépensait sans compter.

Mais je n'insiste pas : tout ceci a déjà été dit — et fort bien dit — par Monsieur DENIZOT. C'est pourquoi je me bornerai à exprimer à Madame Pierre CASTEL mes sentiments les plus déférents et à saluer respectueusement le Professeur Jean CASTEL, brillant disciple de son père.

Quant à Josette et Pierrette CASTEL devenues respectivement Madame MUS-CASTEL et Madame ROCCO, je revois leurs visages d'adolescentes du temps où elles étaient des lycéennes modèles et je tiens à dire qu'elles ont, malgré les nombreuses années écoulées, gardé une place dans la mémoire et dans le cœur de leur ancien professeur.

Qu'il me soit permis de me tourner maintenant vers Madame de CAMBIAIRE.

Chère amie, je n'ai pas eu le privilège de connaître celui qui a été, pendant trente-six ans, le compagnon de votre vie, mais je sais qu'il était un époux admirable, un père de famille aimé et vénéré de ses quatre enfants, un grand-père comblé par la tendresse des cinq petits-enfants qu'il a eu le bonheur de connaître.

C'est avec émotion que j'ai lu la plaquette éditée en souvenir de la très belle cérémonie du 17 janvier 1983, au cours de laquelle plusieurs personnalités éminentes rendirent hommage au brillant Universitaire qu'était votre mari.

La cérémonie d'aujourd'hui est destinée à honorer l'Académicien prématurément disparu. Chère Marie-Paule, soyez assurée qu'en cet instant je suis en communion de cœur avec vous et avec toute votre famille.

Notre Vice-Secrétaire Perpétuel, le Professeur Henri VIDAL, m'écrivait récemment à propos de Monsieur de CAMBIAIRE :

«C'était un homme plein de sagesse et de bon sens, solide dans ses opinions, chaleureux et généreux, travailleur et disponible. La Faculté a perdu un excellent collègue et moi un excellent ami».

Nous retiendrons ce portrait qui résume de façon lapidaire les principales facettes d'une personnalité attachante.

Je me permettrai d'ajouter qu'en élisant Monsieur André de CAMBIAIRE, grand Universitaire et Administrateur de qualité, l'Académie avait certainement fait un choix excellent. C'est en se fondant sur ces mêmes critères que notre Compagnie a désigné son successeur en la personne du Professeur Michel DENIZOT.

On ne peut que relever avec plaisir cette impression de continuité entre le dernier et l'actuel titulaire du Ve fauteuil de la Section des Sciences.

*

* *

Le 7^e titulaire dudit fauteuil, c'est donc vous, Michel Georges DENIZOT, né le 6 juillet 1931, dans le beau département du Loir-et-Cher qui peut s'enorgueillir de posséder quatre des plus beaux châteaux de la Loire : Blois, Chambord, Chaumont et Cheverny.

Vous vîtes le jour très exactement au Château des Comtes de Vendôme acheté par vos grands-parents maternels et donné en héritage à vos parents.

Votre père, Georges DENIZOT, qui fut longtemps titulaire de la chaire de Géologie à Montpellier et membre de notre Académie de 1950 à 1960, était lui-même né à Vendôme.

C'est dire que par votre ascendance vous êtes profondément attaché à votre ville natale, cette petite cité qui coule des jours paisibles au bord du Loir, fière de posséder la très vieille et célèbre abbaye de la Trinité.

Du côté maternel, c'est-à-dire du côté de vos aïeux DREVON, votre famille comportait essentiellement des magistrats et des négociants. C'est ainsi que votre mère et votre tante étaient nées au Chili, à Valparaíso. Je crois pouvoir dire que c'est par votre mère que vous possédez le gène qui vous prédisposait aux grands voyages de votre carrière.

Du côté paternel, donc chez les DENIZOT, on était moins aventurier.

Comme l'a excellemment rappelé notre confrère, Monsieur Ernest CASTAN, dans son discours de réception en 1980, votre père a d'abord été professeur de Sciences Naturelles au lycée de Pont-l'Évêque, puis de Nantua. Il est mobilisé en 1915. A la fin de la première Guerre mondiale, il est nommé assistant de Géologie à la Faculté des Sciences de Marseille.

Votre famille est désormais installée professionnellement dans le Midi méditerranéen, mais pour l'époque des vacances, pour les grands événements, on retourne à Vendôme...

C'est ainsi que vous faites vos études primaires et secondaires à Marseille au lycée Périer, mais avec deux séjours à Vendôme pour les périodes difficiles de 1939-40 d'une part, 1943-44 d'autre part.

En 1947, en raison de la nomination de votre père comme titulaire de la chaire de Géologie à Montpellier, vous poursuivrez vos études secondaires dans ce qu'il était convenu d'appeler «le grand lycée». Après avoir fait une 1^{re} A (Latin-Grec) et une année de Mathématiques Élémentaires couronnées d'un brillant succès au baccalauréat, vous entrez à la Faculté de Médecine, car c'est vers l'art médical que semblent vous pousser vos inclinations premières.

Vous y suivez pendant quatre années l'enseignement de maîtres aussi réputés que les Professeurs CADERAS de KERLEAU, Gaston GIRAUD, François GRANEL, Jean TURCHINI, Édouard MOURGUE-MOLINES et j'en passe.

Mais en même temps, l'amour des Sciences Naturelles reprend peu à peu ses droits sur la Médecine et vous réussissez avec brio aux certificats de Botanique, Zoologie et Géologie.

En Botanique, vous resterez définitivement marqué par les enseignements des Professeurs EMBERGER, MOTTE et NOZERAN.

En Géologie, votre maître n'est autre que votre père, dont vous dites, à plusieurs reprises, qu'il a fortement influencé votre goût pour l'Histoire Naturelle et que vous lui devez votre formation générale de Naturaliste.

En bref, l'inné l'emportant sur l'acquis, vous abandonnez définitivement la Médecine ; vous êtes nommé en février 1955 assistant de Cryptogamie au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris et vous travaillez désormais sous l'autorité du grand algologue français, le Professeur Jean FELDMANN, dont vous devenez le disciple.

Vos recherches sont momentanément interrompues pendant deux ans par les obligations du Service militaire. Mais vous les reprenez dès 1961 et demeurez au Muséum, promu en 1967 au grade de Maître-Assistant.

C'est en mars 1968, juste avant la période d'agitation estudiantine, que vous soutenez en Sorbonne votre thèse de Doctorat d'État ès Sciences Naturelles.

Votre sujet est superbe : il porte sur les Algues rouges — qu'on appelle plus poétiquement *Floridées* — mais en vous bornant à celles qui ont la propriété d'être encroûtantes, c'est-à-dire capables, comme les Coraux dans le règne animal, de sécréter massivement du calcaire.

Votre jury est impressionnant : aux côtés du Professeur EICHHORN, titulaire de la chaire de Botanique à la Sorbonne, siègent le Professeur FELDMANN, le Professeur CHADEFAUD (qui a écrit un énorme traité de Botanique en collaboration avec le Professeur EMBERGER), enfin le Professeur Roger HEIM, membre de l'Institut, Directeur du laboratoire de Cryptogamie du Muséum.

Vous obtenez, bien sûr, la mention Très Honorable avec félicitations du Jury et vous voici couvert des lauriers symboliques qui vous permettent, dès l'année suivante, en 1969, d'être nommé Maître de Conférences à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc.

Une année à peine s'écoule et c'est en 1970 que vous devenez, par décision rectoriale, Directeur de l'Institut de Botanique de notre ville.

Que retenir de votre carrière universitaire ?

— qu'elle fut rapide (20 ans à peine séparent en effet votre SPCN de votre nomination au grade de Maître de Conférences) ;

— que vous avez accédé très jeune à de hautes responsabilités : vous n'aviez pas encore 40 ans quand vous avez reçu mission de diriger l'illustre Maison qui nous accueille en ce jour.

J'ajouterai que la qualité de vos travaux scientifiques, l'ampleur de votre culture, la finesse de votre esprit, votre sens de l'humour vous ont valu de solides amitiés et l'estime sincère de tous ceux que vous avez approchés. Le public qui emplit l'amphithéâtre ce soir en est la meilleure preuve.

*

* *

Dans le domaine personnel et familial, on peut affirmer avec conviction que vous avez eu jusqu'ici, Monsieur, le bonheur de réussir pleinement votre existence.

Votre épouse, Languedocienne d'origine, est naturaliste comme vous. Elle exerce aujourd'hui, comme vous, à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc, où elle assure les fonctions de Maître de Conférences en Biologie cellulaire et végétale.

Madame DENIZOT est donc, au sein de votre ménage, un interlocuteur scientifique de haut niveau, mais elle ajoute à sa compétence de biologiste, des qualités humaines que tout le monde apprécie — et vous le premier — : une personnalité affirmée, la gaieté et la vivacité d'une méridonale expansive, la capacité d'assumer toutes les formes de responsabilités lors de vos séjours prolongés en terres lointaines.

Tout ceci explique l'équilibre et l'harmonie qui règnent au sein de votre magnifique famille. Car vous avez la chance d'avoir quatre enfants : deux filles et deux garçons. De plus, vous cultivez déjà avec fierté ce qu'il est convenu d'appeler, depuis Victor HUGO, «l'art d'être grand-père».

— Votre fille aînée, Jeanne-Chantal, ingénieur agronome, est professeur de Phyto-technie au lycée agricole de Vendôme. Elle est mariée à un œnologue, et mère de deux enfants, Estelle et Jean-Baptiste. Les facteurs héréditaires semblent donc avoir joué un rôle déterminant dans l'orientation de ses études et le choix de sa carrière.

— Votre fille cadette, Anne-Marie, s'est révélée précocement douée pour la musique. Premier prix de harpe au Conservatoire de Montpellier, elle a poursuivi ses études musicales de haut niveau dans la capitale. A peine âgée de 27 ans, elle est à la fois concertiste et professeur de musique de la Ville de Paris.

— Votre fils Benoît, lui, s'est orienté vers la Médecine. Il est actuellement interne dans un service parisien après avoir travaillé plusieurs mois chez notre excellent confrère, le Professeur Pierre IZARN. Il est marié à une charmante étudiante en chirurgie dentaire. Une fillette, Joëlle, âgée de 18 mois, fait la joie de ce jeune foyer.

— Quant à votre benjamin, Guilhem, il est en classe de seconde au lycée Joffre, et n'a pas encore choisi la voie dans laquelle il compte engager son avenir.

Au terme de ce portrait de famille, je voudrais cependant, avec votre permission, noter un détail quelque peu piquant. C'est que vos trois aînés ont vu le jour alors que vous étiez à des centaines, voire des milliers de kilomètres de votre foyer.

— Lors de la naissance de Jeanne-Chantal, en 1956, vous vous trouviez sur la *Calypso*, dans le Golfe de Guinée, et c'est le Commandant COUSTEAU lui-même qui, de France, vous a annoncé l'heureux événement.

— Pour l'arrivée au monde d'Anne-Marie, en 1960, vous étiez au service militaire, quelque part dans l'Est de la France.

— Quand ce fut le tour de votre fils Benoît, en 1961, vous étiez en mission aux antipodes, très exactement dans notre chère Nouvelle-Calédonie.

— Et il a fallu attendre votre «petit dernier», Guilhem, né en 1970, pour que vous vous trouviez enfin à Montpellier au jour J, pour fêter en famille votre quatrième galon paternel.

Devoir oblige, direz-vous, et nous en sommes d'accord, mais on ne peut qu'admirer Madame DENIZOT car sans son affectueuse compréhension, sans son aptitude à jouer, quand il le fallait, le rôle de chef de famille à part entière, vous n'auriez pas pu donner priorité à vos missions de chercheur — je devrais dire d'explorateur — que je me propose maintenant d'évoquer.

*

* *

Si l'on se réfère à la liste de vos missions scientifiques outre-mer, on est très fortement impressionné par leur nombre et leur ampleur dans le temps et dans l'espace.

— La première remonte à 1956. Pendant deux mois, vous travaillez, comme je le rappelais il y a quelques instants, à bord de la *Calypso*. Vous participez à l'exploration côtière des îles São Tomé, Príncipe et Annobon, ensemble insulaire situé sous l'équateur, à quelque 300 kilomètres à l'ouest de Libreville, capitale du Gabon. Au sein de l'équipe interdisciplinaire du Commandant Cousteau, vous êtes le botaniste, plus exactement l'algologue. Effectivement, ces premières recherches donnent lieu à des publications dans la *Revue algologique* de France.

— Cinq ans après, en 1961, vous voici en route pour le Pacifique où, de mai à novembre, sous l'égide de la Fondation Singer-Polignac et du Muséum, vous travaillez sur l'ensemble du pourtour de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides.

L'équipe dont vous faites partie comprend plusieurs géologues, parmi lesquels il convient de citer notre confrère Jacques AVIAS, deux géographes, dont le Montpelliérain François DOUMENGE, divers zoologistes spécialistes d'Ichthyologie et de Malacologie.

Nous réserverons une mention particulière à votre ami Jean-Pierre CHEVALIER, paléontologiste, victime d'un accident mortel au cours d'une expédition ultérieure.

Le haut niveau de qualification des participants rendit cette mission particulièrement performante dans le domaine scientifique. En ce qui vous concerne, elle joua un rôle déterminant dans votre carrière, puisque vous allez devenir le spécialiste des algues rouges encroûtantes qui sont, avec les Madréporaires, à l'origine des grandes formations récifales actuelles et fossiles.

Après votre long séjour en Mélanésie, votre périple dans l'hémisphère Sud vous conduit aussi en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji, à Tahiti, puis, repassant dans l'hémisphère boréal, vous vous arrêtez aux îles Hawaii et vous regagnez enfin l'Europe via le Canada.

Vous avez fait le tour du monde, comme DARWIN un siècle plus tôt, à bord de son fameux navire : *The Beagle*. Comme lui, vous avez beaucoup observé, beaucoup récolté. Désormais vos regards, vos axes de recherches seront définitivement tournés vers ces myriades d'îles qui parsèment l'immensité du Pacifique et, plus spécialement, celles qui constituent la Polynésie française.

— En effet, à partir de 1965, cette fois à la demande de la Direction des Centres d'Expérimentations Nucléaires, vous participez aux missions destinées à contrôler les effets biologiques des explosions atomiques françaises au niveau des atolls de FANGA-TAUFU et surtout de MORUROA.

Aux premières expérimentations aériennes succèdent bientôt les explosions souterraines, moins spectaculaires, apparemment moins nocives.

Sur l'atoll de MORUROA vivent 2 000 à 4 000 personnes selon les époques. Le lagon est pollué par les chantiers permanents et MORUROA perd progressivement son charme et son calme originels.

Tout autour, dans un très large périmètre, il faut désormais contrôler en permanence la radioactivité et autres incidences des explosions sur l'environnement faunistique et floristique des îles.

Pour que les résultats soient significatifs, les contrôles doivent être méthodiquement répétés.

C'est la raison pour laquelle, à partir de l'automne 65, vous revenez régulièrement en Polynésie, au printemps des années 66, 67, 68, 69, 71, 72, 73 et 74.

Un temps d'arrêt entre 1975 et 1977 vous permet de vous rendre en Égypte en vue d'étudier les récifs coralliens de la Mer Rouge.

Mais vous voici de nouveau en Polynésie en 77 et même à deux reprises en 79.

— L'année 80 vous donne l'occasion de vous rendre à Wallis et Futuna, microterritoires français si éloignés de notre cher Hexagone que nos compatriotes n'en connaissent le nom qu'à la faveur des résultats électoraux arrivant en Métropole avec un retard significatif !

— Cette même année 1980, vous retournez en Nouvelle-Calédonie, puis en Polynésie, mais cette fois avec la mission SALVAT, du nom du zoologiste qui la dirige.

— Pour ne pas alourdir cette énumération qui deviendrait à la longue fastidieuse, je me bornerai à dire que vos escapades dans le Pacifique Sud se poursuivent, à une cadence sans doute un peu plus lente, mais cette année encore, en janvier-février, vous êtes reparti dans cette Polynésie que vous aimez, que vous connaissez à fond à travers ses cinq archipels aux noms évocateurs :

- les îles de la Société, dont la «perle» est Tahiti,
- les îles Marquises où vécut et mourut GAUGUIN,
- les Gambiers,
- les Australes et
- les Tuamotu.

Hélas ! votre vie dans le Pacifique n'a pas l'allure idyllique liée à l'évocation des vahinés, des cocotiers, des danses ou des chants folkloriques. Vous vous comportez, là-bas, non pas en touriste mais en explorateur sportif.

Ce qu'il faut admirer, c'est la résistance physique exceptionnelle qu'exigent vos travaux. L'étude des formations récifales est, en effet, loin de se limiter aux observations de surface. L'essentiel du travail se fait en plongée.

— Il faut plonger dans les lagons transparents, au centre des atolls.

— Il faut plonger dans les passes plus ou moins profondes, dans les chenaux, parcourus par des courants souvent pleins de trahison.

— Il faut plonger surtout du côté du large, le long des parois abruptes des récifs-barrières, où mille dangers vous guettent : la force des vagues déferlantes, la présence fréquente de requins, l'existence d'écueils redoutables ou tout simplement l'éventualité d'un malaise lié à la fatigue ou à la surpression.

Les efforts physiques sont tels qu'il n'est pas possible de faire plus de deux plongées par jour. On est bien loin du prélassement sur les plages de sable fin, à l'ombre palpitante des cocotiers, tout près d'une mer couleur de turquoise ou d'améthyste !...

Votre vie est éprouvante physiquement et moralement. Mais vous la supportez avec allégresse et stoïcisme, car vous n'êtes pas seul : vous travaillez en équipe, source permanente de réconfort. Dans une des vos publications, vous écrivez : «Je parle volontiers de mes camarades de mission avec lesquels j'ai exploré tant d'îles du Pacifique et vécu tant d'heures faciles ou pénibles, fructueuses ou piétinantes. La tragédie de Rurutu, dans l'archipel des Australes, avec la perte de notre ami Jean-Pierre CHEVALIER qui était le ciment de notre équipe, a contribué à renforcer les liens qui nous unissaient».

Belle leçon d'amitié et de solidarité humaine qui honore la communauté scientifique française à laquelle vous avez le privilège d'appartenir...

Je serais incomplète si je n'ajoutais à la liste de vos missions aux antipodes les congrès internationaux sur les formations récifales auxquels vous participez en tant qu'expert. Je citerai :

- celui de 1969, aux Indes,
- celui de 1981 aux Philippines,
- et le dernier qui s'est tenu à Tahiti en 1985.

Bref, il est facile de conclure que vous êtes un grand voyageur devant l'Éternel et on reste rêveur devant les centaines de milliers de kilomètres que vous avez parcourus, devant la durée cumulée de vos déplacements en avion, devant celle — encore plus grande — de vos absences loin du foyer familial qui représentent une tranche importante de votre vie.

Mais tous ces sacrifices vous ont permis de réaliser un nombre considérable de publications, et c'est votre œuvre scientifique que je vais me permettre d'analyser, sans entrer dans les détails trop techniques susceptibles de dérouter notre auditoire.

*

* *

En 1982, vous pouviez déjà faire état de 54 publications.

Les deux plus importantes sont évidemment votre thèse de Doctorat d'État : «*Les Algues Floridées encroûtantes*»,

et votre thèse complémentaire intitulée : «*Morphologie terrestre et sous-marine, flore benthique et végétation de la Mélanésie et de la Polynésie françaises*».

— Dans votre thèse principale, qui compte plus de 300 pages, les six premiers chapitres précisent l'histoire de l'étude des Floridées, les techniques de récolte et de conservation, l'architecture des thalles (extrêmement complexe et variable), les divers modes de calcification et de reproduction, enfin la répartition écologique dans les 4 zones correspondant à vos recherches : Méditerranée, Golfe de Guinée, Nouvelle-Calédonie et Polynésie.

Vient ensuite l'étude par familles, genres et espèces de 130 Floridées encroûtantes, chacune étant décrite selon un plan-type simple et commode.

Je me bornerai à citer deux exemples :

- Le genre *Peyssonelia* qui, avec ses 50 espèces, est certainement celui qui vous a donné le plus de travail,
- A l'opposé, l'algue que vous portez sûrement dans votre cœur est *Chevaliericrusta polynesiae*, espèce nouvelle que vous avez eu la joie de découvrir, de «baptiser» et de dédier à votre ami avant qu'il disparaisse tragiquement.

L'ensemble de votre thèse représente, en fait, un vrai travail de Bénédictin. Ouvrage irremplaçable pour les spécialistes du monde entier, il fait honneur à l'École Française de Cryptogamie dont vous êtes, Monsieur, l'un des représentants les plus distingués.

— Contrairement à votre thèse principale, qui est essentiellement analytique et axée sur la Systématique, c'est-à-dire la science de la classification, votre thèse complémentaire apparaît comme une œuvre de synthèse, à caractère écologique, regroupant une multitude d'observations sur le terrain.

- La première partie traite de la morphologie des terres émergées et des côtes, ces dernières tantôt nues, tantôt couvertes de formations coralliennes.

- La deuxième partie analyse les quatre grands types de morphologie sous-marine : platiers, lagons, falaises immergées plus ou moins abruptes appelées «tombants» et fonds marins filant vers le large.

- Vient ensuite une étude de la flore terrestre des îles : les plantes indigènes y sont rares, les plantes introduites de plus en plus nombreuses par suite du brassage commercial et touristique.
- Deux chapitres sont consacrés à la végétation marine, soulignant en particulier l'importance des micro-organismes (Bactéries et Cyanophycées).
- Vous vous livrez aussi à d'intéressantes considérations sur le rôle capital, pour les êtres vivants, des phénomènes mécaniques (vents, vagues, houle), l'existence de milieux tantôt très oxygénés, tantôt très confinés, la grande importance des émergences temporaires, que sais-je encore ?

Enfin, en bon naturaliste que vous êtes, vous ne pouvez manquer de parler des magnifiques Poissons qui peuplent ces zones récifales.

Laissant mon imagination suivre dans leurs évolutions ces milliers de spécimens aux formes étranges, aux coloris chatoyants, je vais céder la parole à José-Maria de HÉRÉDIA et emprunter quelques vers au célèbre poème : *«Le récif de corail»*.

«De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux.
Dans l'ombre transparente, indolemment, il rôde.
Et brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude».

C'est sur cette vision fugitive et colorée que nous quitterons vos thèses pour nous pencher rapidement sur vos autres publications.

Elles dénotent une collaboration fréquente soit avec les géographes, soit avec les géologues. En particulier, la comparaison entre certaines Algues encroûtantes actuelles et des formes fossiles du Secondaire ou du Tertiaire a donné lieu à des travaux fructueux que vous avez réalisés en collaboration avec Mademoiselle MASSIEUX, du C.N.R.S.

Vous avez par ailleurs, Monsieur, dirigé de nombreuses thèses de Doctorat dont les sujets portaient sur des régions aussi variées que la Camargue, les étangs littoraux de la côte languedocienne ou telle île d'un archipel de la Polynésie française.

Même remarque pour les Diplômes d'Études Approfondies dont vous avez été le «Patron».

En 1982, vous aviez déjà participé, directement ou indirectement, à 30 thèses et 50 D.E.A. Je n'ai pas osé vous faire perdre votre temps en vous demandant de bien vouloir actualiser ces données en 1987.

Tous les chiffres que je viens de citer sont suffisamment éloquents pour témoigner de la vitalité de vos recherches personnelles et de toutes celles que vous animez avec compétence et disponibilité.

*

* *

A ce point de mon discours, on pourrait croire que vous n'êtes qu'un chercheur brillant et fort occupé. Ce serait méconnaître deux autres tâches fondamentales qui vous sont imparties : celle de Professeur et celle d'Administrateur.

— En tant que **Professeur**, vous enseignez essentiellement la *Cryptogamie* et l'*Écologie aquatique*.

- Seul cryptogamiste à la Faculté des Sciences de Montpellier, vous apprenez à vos étudiants tout ce qu'ils doivent savoir de fondamental sur les Algues, les Champignons et les Lichens.

Vous avez par ailleurs mis en place une option *Floristique-Écologie* et une option *Microbiologie* qui semblent susciter de réelles motivations.

- Quant à l'*Écologie des Végétaux aquatiques*, vous l'enseignes à la fois dans le cadre des nouveaux diplômes universitaires et des ingéniorats de Sciences et Techniques portant sur l'eau et l'environnement.

Bref, si l'on songe à la complexité des groupes végétaux dont vous êtes spécialiste, si l'on pense à la mouvance actuelle de l'organisation des études dans l'Enseignement Supérieur, si l'on tient compte enfin de la multiplicité croissante des comités, conseils,

colloques auxquels vous êtes tenu d'assister, on prend mieux conscience des prouesses que vous avez à réaliser dans le domaine de la Pédagogie. Pédagogie qui doit être constamment adaptée à l'évolution des programmes, des techniques, et surtout des connaissances dans des domaines de plus en plus «pointus». C'est cette adaptation permanente du savoir que tout membre de l'Enseignement Supérieur, digne de ce nom, est tenu de réaliser s'il ne veut pas être guetté par la sclérose ou dépassé par les exigences des étudiants.

Que le public qui m'écoute se rassure : pour l'instant, à ma connaissance, vous n'êtes guetté ni par l'un, ni par l'autre de ces deux dangers.

— Abordons pour terminer vos fonctions **d'Administrateur**.

En tant que Directeur de l'Institut de Botanique, vous avez été le digne continuateur d'une série de savants prestigieux :

- Charles FLAHAULT, le père du reboisement de nos chères Cévennes, le créateur de «l'Hort de Dieu» sur les flancs de l'Aigoual. Son œuvre aussi vaste qu'exemplaire lui a valu l'honneur de donner son nom à l'une des belles avenues de notre ville, sans parler de l'amphithéâtre où nous nous trouvons.

- Jules PAVILLARD, spécialiste de la flore des étangs littoraux et de leur plancton. Je l'ai connu très âgé et déjà à la retraite, mais des liens amicaux m'unissent encore à sa famille.

- Vint ensuite Louis EMBERGER, bâtisseur de l'Institut actuel, dont la noble stature n'avait d'égales que l'immensité de son savoir et son ardeur infatigable au travail.

- Son successeur fut le Professeur Charles SAUVAGE, arrivant du Maroc avec la réputation d'un floristicien et d'un écologiste distingué.

- Et voici qu'en 1970 — il y a donc 17 ans déjà — vous avez été, à sa suite, chargé de diriger cette chère Maison...

Dans sa vocation première, l'Institut regroupait, selon une formule aussi heureuse qu'originale, les botanistes des trois Facultés : Sciences, Médecine et Pharmacie.

C'est ainsi qu'on a vu travailler côte à côte, pendant de longues années et dans une parfaite harmonie, le Professeur Louis EMBERGER, le Professeur Hervé HARANT, notre regretté et savant confrère médecin et le Professeur Jean SUSPLUGAS qui vient de disparaître il y a quelques semaines à peine.

Certes, les temps ont bien changé. L'application de la loi d'orientation d'Edgar Faure, séparant les Facultés en cause dans deux Universités différentes, a imposé une dévolution nouvelle des locaux.

Tandis que le Jardin des Plantes était affecté officiellement à la Faculté de Médecine, c'est-à-dire à l'Université Montpellier I, l'Institut lui-même a été attribué à la Faculté des Sciences devenue l'Université Montpellier II, à charge pour celle-ci de loger le laboratoire de Parasitologie du Professeur RIOUX et la Faculté d'Odontologie.

Grâce à vous, l'Institut de Botanique est resté propriété authentique de l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc. Ce résultat — faut-il le souligner ? — est le fruit de votre fermeté et de votre diplomatie conjuguées. Soyez-en chaleureusement félicité.

Il est, au sein de l'Institut, un domaine pour lequel vous méritez aussi des compliments : c'est celui des herbiers.

Grâce à votre collaboration amicale avec Monsieur GRANEL de SOLIGNAC qui en fut, jusqu'à une date récente, le dévoué Conservateur, les collections des Herbiers de l'Institut se sont confortablement enrichies sous votre dynamique impulsion. Nous pouvons être fiers : l'herbier de Montpellier est toujours le 2^e de France, après celui du Muséum.

Parmi les acquisitions récentes, j'en citerai quatre :

— l'herbier de l'Abbé COSTE, auteur de la fameuse flore qui porte son nom ;

— l'herbier de Monsieur BRAUN-BLANQUET, un des pionniers de la Phytosociologie, fondateur de la station de Géobotanique méditerranéenne et alpine ;

— l'herbier de Monsieur de VICHET portant sur la flore de Montpellier au début de ce siècle ; on y trouve — et c'est ce qui en fait l'intérêt — une multitude d'espèces qui croissaient il y a 80 ans à peine dans les rues de notre cité et qui ont disparu à jamais, enfouies sous le bitume et le béton.

— Enfin, j'ai plaisir à signaler l'herbier de Fougères confectionné par votre propre père. Vous en avait fait don à l'Institut. Ce geste vous honore, puisque vous avez su unir, de façon symbolique, votre amour pour la Science et votre piété filiale.

Ainsi, le nom de la famille DENIZOT se trouve désormais, par deux voies différentes, attaché à l'histoire de l'Institut de Botanique de Montpellier.

*

* *

Il resterait maintenant à dire tout ce que vous avez apporté à l'Académie depuis votre élection. C'est ce que va certainement exposer dans son allocution terminale, notre Président Général, Monsieur Pierre DELLENBACH.

Pour ma part, je me suis efforcée de présenter comme dans un kaléidoscope, les principaux aspects de votre personnalité : l'étudiant doté d'une solide formation humaniste, l'homme heureux, le voyageur infatigable, l'explorateur courageux, l'algologue passionné, le professeur d'Université soucieux de dispenser un enseignement original débouchant sur des carrières valables, enfin le Directeur dynamique d'un Institut renommé.

François MAURIAC, vers la fin de sa longue et riche existence, a écrit dans son *Journal* : « Notre vie vaut ce qu'elle nous a coûté d'efforts ».

Si l'on se fonde sur ce critère, votre vie a une valeur inestimable.

C'est bien ce que l'Académie a voulu marquer en vous élisant à l'unanimité dans la Section des Sciences et en vous recevant solennellement en ce 27 avril 1987.

Paule COMET

*

* *

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Mes chers Confrères,

Après les brillants discours de Monsieur Michel Denizot et de Madame Paule Comet et compte-tenu de l'heure tardive, mon propos sera volontairement très bref, car pratiquement tout a été dit et fort bien dit.

Me tournant vers la famille du Professeur Pierre Castel, je préciserai que j'ai eu le privilège de l'approcher souvent, surtout en tant qu'Ingénieur en chef du Génie Rural de la circonscription de Montpellier, avant mon départ à Paris en 1963, sous ses différentes casquettes de maire de la commune de Montarnaud, de conseiller général de l'Hérault et de membre du conseil départemental d'Hygiène.

Nous avons notamment à nous pencher sur divers problèmes d'équipement tels que l'électrification rurale, les adductions d'eau potable et leur corollaire : l'évacuation des eaux usées, ainsi que la démoustication, opération indispensable au développement touristique du département que nous avons lancée avec feu le Professeur Hervé Harant et continuée avec le Professeur Rioux. J'ai pu apprécier, à cette occasion, ses grandes qualités humaines et son solide bon sens terrien, qu'il avait su conserver à travers ses hautes fonctions.

*

* *

Quant à Monsieur de Cambiaire, votre mari, Madame, j'ai regretté de l'avoir trop peu connu, entré dans notre Compagnie en 1977, alors que je n'étais pas encore revenu à Montpellier. Mais je ne doute pas qu'une certaine analogie entre nos formations agromomique d'une part, économique d'autre part, aurait constitué entre nous de sérieux atomes crochus.

Sa générosité, sa sagesse, son sérieux, ses vues prospectives sur la modernisation de l'économie agricole ont marqué profondément son passage parmi nous. Et dans la mutation que connaît à l'heure actuelle notre agriculture, avec une diminution importante

de sa population active, il est vraisemblable que dans cette phase de modernisation, on assistera, comme il l'avait laissé prévoir, à une accélération de l'augmentation des surfaces des exploitations et à un assouplissement de la politique des structures, en particulier en matière de cumuls.

*

* * *

Quant à vous, Monsieur, je me félicite d'avoir bien connu votre Père, le Professeur Georges Denizot, titulaire de la chaire de Géologie à la Faculté des Sciences, né comme vous dans le Val de Loire. Nous avons bien souvent parcouru ensemble le département de l'Hérault, pour choisir les meilleurs points de captage offrant débit, qualité et protection convenables pour alimenter en eau potable les communes rurales, généralement groupées en vastes syndicats intercommunaux.

J'ai d'emblée été frappé par sa compétence, sa disponibilité, et son sens de l'équilibre qu'il tenait peut-être de son origine vendômoise. Et très rapidement il s'est établi entre nous un courant de sympathie réciproque, renforcé sans doute par notre commune origine ligérienne.

Permettez-moi, Monsieur, en chasseur que je suis, d'utiliser, vous concernant, un adage cynégétique dont vous voudrez bien excuser l'aspect trivial : «Bon chien chasse de race».

C'est dans ces conditions que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, mes premiers contacts avec vous ont été le reflet des sentiments que je professais vis-à-vis de Monsieur votre Père. Et plus je vous connais, plus ces reflets brillent d'une vive lumière.

Car si Madame Comet, à travers sa réponse magistrale décrivant brillamment le kaléidoscope de vos activités, a montré que notre vieille Académie, remontant à 1706, sait se mettre au diapason des temps modernes en étant, initiative qui fera certainement grand plaisir à Madame Roudy, la première femme à parrainer un nouvel élu, il m'appartient maintenant de rappeler celles qui intéressent directement notre Compagnie.

Entré à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier dès 1983, vos qualités vous ont fait gravir rapidement les échelons hiérarchiques, puisqu'en 1986 vous êtes déjà Vice-Président de la section des Sciences, ce qui vous aurait conduit normalement à la présidence de cette section, si vous n'aviez préféré accepter le poste ingrat, mais combien utile, de Trésorier.

Cette rapide ascension n'est pas pour nous surprendre, puisqu'à l'âge de 39 ans on vous a confié la lourde charge de Directeur de l'Institut de Botanique de Montpellier, où vous êtes le digne successeur des brillants représentants de l'école montpelliéraine de Botanique, internationalement connue et appréciée, illustrée par des savants tels que Charles Flahault et Louis Emberger de qui je conserve fidèlement le souvenir.

Vos communications sont marquées par votre vaste culture et portent la trace des études de Philosophie et de Médecine que vous avez faites avant votre orientation définitive vers la Botanique.

Vous en avez déjà présenté cinq devant notre Compagnie. Ce sont, par ordre chronologique, les suivantes :

— en 1984 : *L'intérêt des Algues pour l'étude de quelques grands problèmes biologiques* ;

— en 1985 : *De Motu One à Marotiri : les îles multiples de la Polynésie française* ;

— en 1986 : *Extensionnel et existentiel en logique des classes ou les affres d'un naturaliste logicien* ;

Un philosophe classificateur malgré lui : René Le Senne.

En dehors de notre enceinte, vous avez participé à Lyon à des colloques en y intervenant sur les deux thèmes suivants :

— en 1986 : *De l'espèce au système et des systèmes à l'espèce, que représente l'analyse dans de telles propositions ?*

— en 1987 : *Alexis Jordan (1814-1897), botaniste lyonnais : l'espèce génétique et l'espèce populationnelle.*

Toutes ces précieuses interventions illustrent vos qualités de naturaliste, d'explorateur et de philosophe.

Vous nous avez montré que les algues apparaissent comme pouvant être à l'origine de la vie, émettant l'hypothèse vous rapprochant des théories de Monod, suivant laquelle la vie a commencé par des cellules isolées, les êtres multicellulaires étant formés de colonies de cellules entre lesquelles une spécialisation s'est installée.

En analysant la circulation de l'eau de mer dans les atolls, vous nous avez expliqué — et l'hydraulicien que je suis y a été sensible — comment l'énergie des vagues permet, suivant le principe du «béliet hydraulique», une élévation de son niveau.

Vous souvenant de vos études de médecine, vous avez souligné combien le syndrome médical semblait proche de la diagnose des naturalistes classificateurs après avoir mis en évidence l'étroitesse des rapports entre les classifications des naturalistes et les problèmes philosophiques, ainsi que l'importance des mathématiques dans ces domaines.

Les exploits sportifs de vos plongées dans l'Océan Pacifique pour l'étude des formations récifales et votre vaste culture font de vous, à mes yeux, l'image d'une personnalité féconde et fort complète, actualisant, en cette fin du 20^e siècle, les vertus du chevalier du Moyen Âge, de «l'honnête homme du 17^e siècle» et du chercheur.

Sur ce dernier plan, vous mettez heureusement en application la doctrine de Saint Augustin (dont il est souhaitable que s'inspirent efficacement tous nos instituts de recherche) qui disait au 5^e siècle de notre ère :

«Cherchons comme cherchent ceux qui doivent trouver et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore. Car il est écrit : celui qui est arrivé au terme ne fait que commencer».

Et j'ajouterai en terminant : «Monsieur, depuis 1983, vous avez déjà grandement honoré notre Compagnie ; ce passé est le gage d'un brillant avenir parmi nous. Soyez-en chaudement félicité».

*

* * *

En vous exprimant toute ma gratitude et en vous remerciant, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, mes chers Confrères, de votre bienveillante attention, je déclare close cette séance publique de notre Académie.

Pierre DELLENBACH